



# GIDE

## L'AFRICAIN

Un des écrivains les plus considérables de notre temps, mais aussi le plus diversement considéré, se trouve depuis quelques jours en Egypte. Quelques lignes d'information dans un ou deux journaux l'ont annoncé brièvement. Pas d'interview, aucun article d'accueil. André Gide — puisqu'il s'agit de lui — est décidément compromettant. D'autant plus que sincère à outrance, comme un Léonard ou comme un Goethe, il ne prend garde lui-même d'aucune compromission.

Adulé et honni, vénéré et méconnu, André Gide s'est frayé à travers ces ballottements le chemin de son propre accroissement, de sa seule individualité. N'ayant connu aucun succès les vingt premières années de sa vie littéraire, la jeunesse déchainée de l'après-guerre lui fit pendant presque vingt autres années une gloire aussi brillante que bruyante. Maintenant, elle se récrie contre lui, le vilipende.

André Gide, lui, continue son chemin. Il voyage. Il voyage autour de lui-même et à travers les pays. C'est même pourquoi il est aimé et haï. Tant qu'il relatait la ferveur de vivre et le goût des nourritures terrestres, la jeunesse instinctive l'acclamait. Mais quand, voyageant chez les autres, il s'est avisé, avec une égale acuité de sa sincérité, de dénoncer les hontes de la société de capitalisme bourgeois aussi bien que la dictature de Staline, cette même jeunesse instinctive, mais dépourvue de raison, le couvrit d'injures.

S'il n'arrivait de douter de moi, a écrit quelque part André Gide, prêt à lire dans le bouange plutôt une marque de l'affection d'autrui qu'une attesta-

tion de valeur, l'acharnement de certains à me nuire et à dégrader ma pensée me força bientôt de conclure à son importance. Je ne me savais pas d'abord si redoutable ; mais : on me combat donc je suis. »

Être, but suprême de la sincérité, voilà ce qu'a toujours recherché André Gide. Ses détracteurs mieux que ses admirateurs l'en ont récompensé : désormais, il est.

Mais comment cette plénitude individuelle s'est-elle réalisée, et où ?

C'est ici, semble-t-il, qu'André Gide nous offre un intérêt particulier, à nous gens d'Egypte, d'autant plus que son séjour égyptien ajoute à cette leçon.

C'est l'Afrique qui a révélé André Gide à lui-même.

Né dans la religion protestante qui synthétise ce qu'il y a de plus retors dans l'esprit judéo-chrétien, André Gide a eu une enfance et une adolescence sournaises. Jeune homme, allait-il encore mener cette vie étouffante à forcée d'entraves ? On composait déjà son épitaphe : « Ci-Gide » ! Et lui-même s'écriait : « Commandements, jusqu'ou rétrécirez-vous vos limites ? »

Certes pas jusqu'en Afrique.

Quand, à vingt-quatre ans, André Gide s'y rend pour la première fois, c'est la révélation du soleil qui se fait en lui. Le goût de la vie lui prend tout à coup dans le désert. Il n'y a plus d'ombre en lui dans la lumière crue. Tout est simple. N'est-ce pas sur cette même plage tunisienne que Saint Augustin disait : « Aime, et fais ce que tu veux » ? Il n'y a pas de recours contre la fatalité — et le désir est fatal. C'est ici encore, bien avant l'Islam, ami de la création, que Montanus et Tertullien

affirmaient que rien n'avait lieu sans l'intervention du Paraclet, que tout est fait sagesse.

La première leçon, que donne donc André Gide de son expérience africaine est la honte de vivre. La simplicité de jour et le fatalisme des événements et des personnes.

Trente ans plus tard, honoré au premier rang de toutes les littératures contemporaines, André Gide entreprend un voyage au Congo qui sera sa seconde révélation. Celle-ci sera humaine. Sorti de lui-même, désormais, on lui découvre la condition des hommes. L'exploitation du travail par les sociétés concessionnaires qui se partagent non seulement les vastes territoires, mais aussi les noirs qui y habitent, lui fait apparaître un des plus graves problèmes de notre « civilisation ». Avec véhémence il divulgue la puissance occulte des organisations capitalistes qui, aux dépens des masses, manangent au seul profit d'une poignée d'administrateurs et d'actionnaires. Ses accusations font écho dans la Presse. Librement développe André Gide était mûr pour vouloir le libre développement de tous. Son action, déclenchée par ses observations au Congo, l'a poussé à mettre en question toute

notre société.

Ainsi, l'Afrique, qui l'avait d'abord individualisé, l'a, ensuite, humanisé.

Quelle nouvelle expérience l'Afrique va-t-elle lui réserver maintenant par son voyage d'Egypte ?

Sans s'arrêter en Alexandrie ou au Caire, André Gide s'en est d'abord allé en Haute-Egypte, à l'origine de tout ce qui compose ce pays. Est-ce la mort qu'il va interroger au fond des hypogées ? Et l'Egypte, aïeule des civilisations, va-t-elle lui répondre que tout est mortel, et la civilisation elle-même ? Que d'empires, que de régimes, que de religions, que de races qui se sont succédées sur cette terre étroite, comme des alluvions ! Un grand découragement accable à cette réflexion.

Mais en redescendant le cours du Nil et de l'histoire, il se pourrait qu'André Gide soit réconforté par d'autres constatations. Transplantées, déracinées, il y a en Egypte (il y en avait toujours) des colonies européennes qui, pour s'être africanisées, vivent en commun sans trop marquer dans leurs rapports les frontières qui les diviserait en Europe. Il y trouverait un nouvel et tardif argument contre Barrès. Il y verrait, peut-être, une préfiguration de cette société future à laquelle, en dépit de tous les accidents et incidents, l'humanité est vouée. L'Egypte africanise tous ses conquérants : les Hyksos, les Ptolémées, les Arabes et les soldats de Bonaparte. Elle révèle une grande loi de fusion sous le soleil implacablement fraternel. Mais seuls des esprits libres en sont illuminés.

Est-ce que l'égalité économique des peuples sera la troisième leçon africaine d'André Gide ?

JEAN MOSCATELLI

André Gide en Egypte  
1946  
70